

Krein, Hubert.

Manuscrit d'un rapport

de Pré-Triennial

1929

I

44

ARLL 1/8/77

Le 24 Avril 1929

Monsieur le Ministre,

Le Jury qui vous rend compte au jour d'aujourd'hui de sa mission voyant, pour la première fois, son champ d'investigation limité aux seules productions de la littérature romanesque.

Il a eu néanmoins à apprécier des ouvrages nombreux, différents par les mérites et par l'esthétique: c'est dire que la matière est de plus en plus riche et variée. Elle reflète au surplus les caractères de la mode et des contrastes pittoresques. Telle œuvre intérieure par son profane régional et telle autre par sa bigarrure cosmopolite; à la pondération traditionnelle s'oppose le caprice moderniste.

Aussi bien, nous subissons les lois de l'époque. Alors que nos écrivains d'avant guerre continuent à produire sans hâte, ne livrant que ce qu'ils ont lentement et scrupuleusement élaboré, nombre de leurs cadets, astreints par leurs obligations envers les éditeurs, soumettent leur verve à des méthodes autrement accélérées. Le talent, dans ces conditions, négligera parfois de se réfléchir et de se contrôler. Il est trop préoccupé d'obéir à des courages de vitesse.

Nous assistons, à cet égard, à une façon de vulgarisation du talent. Nombreux sont les auteurs qui savent fabriquer un roman et lui assurer un intérêt momentané, plus rares, beaucoup plus rares, ceux dont l'œuvre atteint à

Ann de tous
tome VIII - n° 1
rapport sur le jury
président

Leo Durot 11
Blanc 230



à l'accent qui s'impose au souvenir.

Dans l'accomplissement de sa tâche, le JURY avait à tenir plus rigoureusement compte qu'autrefois de certains courants littéraires. Il ne devait notamment pas perdre de vue que la lettre de son règlement prescrivait de rechercher l'œuvre la plus importante de la période écoulée, et non de rendre hommage au labeur d'une existence. Parmi la soixantaine d'écrivains dont il avait à examiner les travaux, il en est assurément d'éminents, aux quels on penserait tout de suite, si l'on n'envoyait que la somme de leur effort.

Nous soulignons surtout ici à M. Louis Delattre - qui du reste a déjà obtenu le prix biennal - et qui depuis nous a donné Bichette et le Fil d'Or, où il ajoute quelques scènes merveilleuses à ses courtes Épiques, à M. Léopold Cousinable, dont le cycle de ses romans bruxellois s'est augmenté de trois volumes, à M. George Garnier qui, se souvenant de ses origines montoises, a représenté avec verve et malice, dans Tartarin et dans ses autres, les usages de la cité du Doudou, à M. Georges Verrès, chanteur fervent du tenoir campinois, qui a publié sous les yeux et dans le cœur, à M. Henri Devignon, romancier de son camp de Symétré, qui a fait alterner dans les Pétales de Paros et le Vamp Bon Dieu, des tableaux poétiques de Flandre et de Wallonie, à M. Maurice de Cambiary, à M. Aug. Veriset, à M. Paul Decande...

Parmi les écrivains plus jeunes, beaucoup de nous ont vu et retenu l'attraction du fery.

C'est d'abord M. Jean Toussaint, dont le village gris, évocation nuancée d'une enfance au pays wallon, lui a paru digne d'être mis hors de pair pour le sentiment

ment délicat qui l'imprègne. M. André Baillon, dans Châlet I et le Homme à l'étrappe, poursuit avec une verve pittoresque la série de ses récits primaires et confidentiels. M. F. Serstevens, dans ses imaginations romanesques, répense avec goût les séductions d'un style artiste. En ses romans de talent, mais souvent inégaux, M. Franz Hellens dispense des dons remarquables d'invention, d'observation et de sensibilité. Le Dût et la Vierge de l'écorante, de M. Léon Chenoy, témoignent d'un excellent métier et d'une réelle puissance d'analyse. Trois livres de M. Pierre Nothomb attestent diversément la solidité de son talent et l'élevation de son inspiration. M. Horace van Offel, conteur habile autant qu'abondant, sacrifie dans ses romans aux traditions coloniales de sa race.

Une Syllabe d'oiseau, de M. Jean Dominique est, dans ses dimensions modestes, une nouvelle gracieuse et pétrie. M. Rouman est fidèle à l'esthétique naturaliste: le ver dans le fruit est une œuvre et consciencieuse étude de psychologie enfantine. M. Maurice Gruchet, avec Cécile et la Maison du Père, s'est fait l'historiographe tranquille de la vie de bateliers et de débardeurs du port d'Anvers. M. Martial Leheur, qui connaît le grand succès avec ses évocations de la vie au front, d'un accent si riche, y revient dans le Pétain de notre Dame.

M. Édouard de Keyser cultive la fiction romanesque avec un entraînement expéditif: en trois ans il en a publié pas moins de sept romans... M. D'Orvain, dans Le Temps des coquelicots, demeure un peintre inspiré de la vie des champs. La santé du plein air parfume aussi dans les Francs, l'exotisme rustique de M. Henri Naus. C'est un autre aspect de l'exotisme que représentent les

4/
Contes du Whisky, pleins d'un âpre caractère, de M. Jean Ray, cependant que Nous, en Afrique, de M. Tadot, et les Contes d'Afrique de M. de Bouveignes relèvent plutôt de la littérature coloniale.

M. Constant Burmann penche sur les enfants par ses observations fraternelles. M. Boutaye et Mme Neel Doff nous offrent de caractéristiques évocations de la Campine. M. Duwigneaud, dans la Peau de lapin, et M. Ewbank, dans la Queue de poisson, s'inscrivent en bon rang dans la cohorte de nos humoristes. Dans Cinq ans après, M. Emile Wasnair souligne d'attachante manière la psychologie déorbitée des victimes de la guerre. M. Julien Flament est un conteur adroit et Mme Julia Krézin, dans la Chaine sans fin, montre d'intéressantes qualités d'analyste. Quant à l'Ardeur mystérieuse de M. Louis Baumeux et aux aventures de Levignette que nous partageons avec M. Rodolphe Perwentter, elles alimentent à souhait les réserves de notre folklore littéraire.

Les ouvrages de Mlle. Averuette, d'Acourt, Bonmarriage, Broodcoorens, Delhaye, Goemere, Golstein, Harry, Hjacinthe Henry, Le Coudrier, Mathy, Paul Max, Piérand, Roidot, Thybèene, Wood de Christelles s'inscrivent également à des titres divers.

x x x
L'œuvre sur laquelle, à l'unanimité, le Jury a porté son choix est le roman en deux volumes de M. Edouard Gléhen: Une Terrestre, dont la première partie s'intitule la Rose pourpre et la seconde, la Plume du Cypri.

C'est une œuvre originairement copieuse et substantielle, qui révèle un puissant racine d'humanité. Elle a répondu péremptoirement, sans avoir fait expressément, au reproche qu'on a fait à notre littérature de manquer

manques de romans. Elle y répond si bien qu'elle constitue, par son ampleur même, une trilogie. Ce n'est pas d'aujourd'hui - d'aujourd'hui que M. Glezeven a du roman une conception large et nourrie. Avant la guerre, en effet, sous le titre de Chronique d'un petit Pays, il avait publié l'odyssée picaresque d'un politicien d'aventure, et cela nous a valu les deux volumes touffus et truculents de Monsieur Honoré et du Citoyen Colette.

Leur auteur aime à faire mouvoir dans le cadre d'une ville ou d'une région un grand nombre de personnages, et c'est avec aisance qu'il assume le chaos de leurs passions alternées.

Dans Mon Jeune Homme, M. Glezeven situe les vicissitudes de ses héros au pays de Liège entre 1907 et 1914. Il suit son personnage central André Sautère, dans la période où l'adolescent s'éveille à la vie du cœur et du sens, et affronte la dureté du contact avec le monde extérieur.

Cet André Sautère, en qui le lecteur ne s'étonnera pas de trouver certaine parenté de tempérament avec le tendre héros du Cœur de François Remy, est un jeune bourgeois riche et rasé. Au moment où nous faisons sa connaissance, il quitte le domaine paternel, en Ardenne, pour s'installer à Liège dans son appartement d'étudiant. L'étude pour lui n'a pas un caractère utilitaire. C'est en artiste et en lettré surtout qu'il aspire à se créer sa culture. Il étudie le droit d'un peu loin : les classes où se créent les petites revues ont pour lui plus d'attrait que les auditoriums universitaires : il projette d'écrire, et d'écrire avec désintéressement. Ôtant riche il ne pense à l'argent qu'à l'heure où il devient indispensable d'en gagner. C'est un idéaliste et un passionné qui attend dans la vie de belles



6
aventures rocambolesques, et se repose sur elle du soin de dresser
le plan de son destin.

Or voici que son aventure le surprend au détour du
chemin. Une rencontre fortuite lui a fait subir le charme
d'Hélène Soliste, une jeune femme élégante et sensible, na-
rée à un homme médiocre. Mère d'une fillette, elle mène une
existence monotone, dans laquelle l'exqu岸tisme d'André intro-
duit des possibilités nouvelles. Elle ne lutte pas longtemps.
Leur liaison, née de sympathies de goût, se transforme bientôt
en une passion foudroyante et absorbante. Leur impérieuse
passion les a jetés dans les bras l'un de l'autre. André est
allé à l'amour avec la fraîcheur sensuelle qu'il tient de sa
race; Hélène, plus âgée que lui de quelques années, au-
rue d'une tendresse inépuisable la franchisse avec laquelle
elle pourvoit un bonheur qu'elle n'espérait plus. Pour tous
deux, cette fleur de printemps est devenue la raison de
vivre.

Il sont devenus des amants. Ils sont même liés plus
étroitement, puisque Hélène a mis au monde un enfant dont
la ressemblance avec André sera pour eux un motif de
tourment. Leur amour qui se prolonge sans s'étendre con-
naît ainsi les affres des passions futures et contraintes. Mais
cet attachement a le caractère des fatalités imprescriptibles.
Le faudra pour les séparer la catastrophe qui bouleversera
le monde et dispersera de millions d'êtres humains comme
un tourbillon de feuilles mortes. La guerre éclate. Le mari
d'Hélène - qui d'ailleurs n'a guère plus son importance
- succombe en France sa petite famille, tant qu'André
s'engage et trouve la mort au front après trois ans de cam-
pagne, au cours de laquelle ~~il~~ le hasard ne lui a fait voir
Hélène qu'une fois. Mais il n'out pas cessé de s'occuper, et

7
l'épilogue du livre nous montre Hélène vieillie recueillant
l'un d'ici du mort dans une entrecôte mêlée au cologne de souve-
nirs qu'il lui a légués.

C'est à ce braver devant que de consacrer une femme.
Cependant, André s'adresse aux lettres, il écrit temporairement,
et se désaccorde avec son père le déterminant à demander au
journalisme une existence indépendante. Aussi bien l'écriture
a-t-il, autour du personnage principal de sa fresque dispersé
un vivant bouquet d'existences parallèles. Ce sont d'abord
les parents d'André: son père, un glorieux vainqueur, aux
appétits exigeants, une façon de tyran domestique qui bruta-
lise sa femme et installe au foyer une servante dont il a
fait sa maîtresse; sa mère, créature pauvre, dolente et
devote, sa sœur, chez laquelle André rencontre une gen-
tille camarade d'enfance, qui lui donnerait avec joie
la sûre douceur d'un amour tranquille, et dont il dit
quelques choses amères.

Le sont aussi ses amis: l'ouvrier et laborieux Le-
cien Drouot, à qui sa haute rusticité assure l'équilibre
physique et moral, un être de diplomate, de loyauté et
de dévouement, fait pour les obscurités et patientes réalités
des laboratoires, et l'extravagant Richard Labrèze, à-
venturier cynique et verbeux, qui par son impertin-
table aplomb procure à la fois au monde des artistes
toutes les satisfactions qu'elle requiert. Et c'est encore,
entre vingt autres, et comme pour couronner l'édifice
d'un symbole aisé, la noble figure de Mlle Franck
maldit et persévérante qui son ardeur altruiste et son
évangelique abnégation parvient à sa confier sa vie,
au début de la guerre, pour sauver le paysan qui l'en-
tourne.

S'il fallait chercher une signification à ce titre de bordant de vie, chaste et l'impure, le mouvement et dramatique, ou la ~~de~~ couvrirait peut être dans un dialogue entre André et l'abbé Frenel, où celui-ci critique les personnages que André a mis en scène dans le roman qu'il prépare :

" Les deux premiers, dit-il, restent leur vie. Ce sont des êtres intelligents, mais vivants à la merci de leurs sensations. Se croyant nés pour l'amour, ils se jettent dans la première liaison qui s'offre à leurs désirs. Quoique convaincus de leur erreur, d'où découleront toutes les autres, ils y persistent par faiblesse autant que par orgueil

" Ils ne trouvent la paix du cœur ni dans l'abdication, ni dans le succès. C'est qu'aucun d'eux ne s'était proposé une raison supérieure d'exister, une raison prise en dehors d'eux mêmes et qui eût réglé leur activité. Au bout de leurs agitations ou de leurs efforts, ils n'envisagent que le plaisir. Jamais ils ne s'interrogent sur leur devoir, et leurs souffrances sont égoïstes "...

Cet extrait suffirait à attester le caractère de plénitude lapidaire qui distingue le style de M. Glesener. Dans sa production, ce qui semble marquer ce livre de maturité riche d'observations lucides, de sensibilité contenue et de virile philosophie, c'est qu'on y voit se mêler harmonieusement, comme l'a signalé déjà M. Gustave Charbonnet, les deux contrastes qui illustrent ses romans antérieurs. Si, par instant y dominent les qualités d'émotion et

9/

de poésie qui font le charme du Cœur de François Remy, on y retrouve aussi la verve allégrement satirique qui se prodigue dans le romaniers feubourien d'Honoré Collette.

Aussi bien, dans les quatre cent cinquante pages de cette nouvelle Chronique, l'auteur a su faire régner un magnifique équilibre, et nous donner en évitant la lourdeur l'impression de la densité. Dans l'alternance des épisodes, dans la composition savamment graduée, dans l'élégante concision de l'écriture, il nous offre un exemple d'esthétique flaubertienne, d'ordonnance logique, de mise au point patiente et réfléchi.

Avec une sûreté d'analyse qui ne se dément pas, il étudie l'évolution de ses personnages aux prises avec les contingences, il nous livre avec sagacité les secrets de leur psychologie, et cette investigation ne présente jamais ce aspect de la sécheresse. C'est que, tout en demeurant scrupuleusement objectif, l'écrivain ne cesse pas d'être un poète. Il s'intéresse à l'humanité de ses héros, il a des indulgences de philosophe pour la sincérité de leurs faiblesses. Au moment fervent de la vie, il nous les montre dans leur vérité profonde, tels que le destin les a formés, déchirés par la lutte que se livrent leurs aspirations et leurs appétits. Et c'est du drame même qu'il sait faire jaillir les correspondances qui nous émeuvent, de même qu'il excelle à évoquer le décor en des tableaux qui sont parmi les plus sobres et les plus richement expressifs qu'il ait tracés. Une Femme représente le témoignage littéraire d'une génération : on y cherchera peut être, dans vingt ans, le document psychologique où se résume la mentalité de la jeunesse bourgeoise à la veille de la grande guerre.

Dans une époque où l'art s'est si souvent vidu -
trié,



20/

triale de l'œuvre que le jury a distinguée illustre la tradition du libre courage sans fièvre et délavé sans hâte, avec le constant souci de mieux d'une conscience rigoureuse et désintéressée. Tradition trop noble pour qu'on se laisse par l'occasion de la taluer, quand son expression coïncide, chez un auteur, avec le talent le plus solide et le plus généreux.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les raisons qui nous ont déterminés à vous proposer d'accorder le prix triennal de littérature romanesque, en langue française, pour la période de 1925 à 1927, à Une Femme, de M. François Gélisier.

Nous vous prions d'agréer l'hommage de notre profond respect.

Le Rapporteur

Charles de Chevral

Le Président
Gub. Kraus

Bruxelles, 25 Avril 1929.